

## LES SOUVENIRS D'UN BLESSÉ

C'est à Tours pendant que le gouvernement de la Défense nationale y résidait ; c'est à l'armée de la Loire pendant la campagne de Coulmiers, à celle de l'Est dans sa retraite sur la frontière suisse, que ce roman est né ; et c'est à la gare de Perrache, puis dans un voyage en chemin de fer, que la première idée m'en est venue.

Le tableau lamentable que présentait cette gare à la fin d'octobre 1870 se trouve dans la seconde partie de ce récit (*Miss Clifton*, p. 14) où j'ai dit l'émotion qu'on ressentait à la vue des blessés qui l'encombraient. C'étaient ceux des premières batailles, qui partis du village solides et vaillants y revenaient, à la sortie des ambulances, estropiés et misérables. En wagon je voyageai avec un de ces blessés, un lieutenant amputé du bras gauche : avant l'entrée en campagne, son mariage était fixé ; maintenant il revenait dans sa famille, portant, réunis dans sa poche, son anneau de fiançailles et la balle qui lui avait brisé le bras : la jeune fille qui

l'avait aimé voudrait-elle d'un invalide de vingt-huit ans ?

— Et la gloire !

— Y a-t il de la gloire pour un vaincu ?

De tous mes romans, c'est celui-là que j'ai gardé le moins longtemps en préparation, puisque je l'écrivis en 1871 et qu'il commença à paraître dans le *Temps* au mois de novembre de cette même année.

Me suis-je trop pressé ? On l'a dit, et particulièrement Zola dans un article d'autant plus intéressant qu'il date de mai 1872, et que Zola à son tour, après vingt années, a publié « la triste épopée de nos désastres » ; parce que, dit-il, il faut « un certain recul pour voir nettement les événements et il faut qu'un apaisement se fasse dans l'intelligence. »

J'aurais bien voulu le recul ; l'apaisement je ne le voulais pas, et c'est quand j'avais des officiers prussiens logés dans ma maison, c'est en les voyant tourner autour de mon cabinet de travail et me regarder curieusement par ma fenêtre ouverte, c'est sous leur œil espionneur, c'est en entendant leurs fortes bottes écraser le gravier de mon jardin, que j'ai écrit ce roman.

De là ses défauts sans doute, mais aussi sa qualité, si j'ai su la lui donner : l'émotion du vu, de l'entendu, du ressenti. L'historien met en œuvre des documents imprimés ; le romancier écrit sur le document vivant. Où seraient les miens si j'avais attendu ? Pour ne prendre qu'un épisode parmi ceux qui composent ces souvenirs : le combat et l'incendie d'Étrépagny ne devait-il pas être écrit sous la dictée même de ceux qui en avaient été les témoins ou les victimes, avec leur effarement, leur

émoi, leur indignation, le tremblement qui était resté chez plusieurs? Et il fallait se hâter, car ceux qui ont le plus souffert des horreurs de ce sac ne lui ont pas survécu longtemps : le vieux juge de paix qui se traînait à genoux pour qu'on le laissât emporter, de la maison qu'on allait incendier, sa femme paralysée; l'adjoint qui, pour n'avoir pas fait préparer un dîner assez fin et assez copieux pour messieurs les Saxons, mourait quelques mois après des coups dont ils l'avaient assommé; et aussi plus d'un des otages qu'on fit le simulacre de fusiller.

Si j'avais attendu, j'aurais pu, il est vrai, mettre dans mon roman ce qui est dans l'histoire; j'ai préféré essayer que pour une part si faible qu'elle fût, on mît dans l'histoire un peu de mon roman.

C'est pourquoi, au lieu de le remanier comme je l'ai fait pour beaucoup d'autres, je l'ai publié tel qu'il a été écrit, avec la fumée des batailles, dont le nuage non encore dissipé à ce moment a pu obscurcir plus d'un endroit, mais aussi avec l'odeur de la poudre, avec le bruit du canon encore vibrant en moi. Est-ce qu'aujourd'hui je retrouverais aussi poignante l'émotion qui m'étreignait quand dans les gorges du Jura blanches de neiges, j'écoutais les détonations des grosses pièces du fort de Joux, — les dernières de la guerre?

Et à ce propos je veux ajouter un mot pour ceux, s'il s'en trouve, qui auraient la curiosité de comparer le texte de cette édition à celui du journal, et dire comment l'un est plus complet que l'autre. Le *Temps*, où paraissait le roman, avait alors Nefftzer pour directeur; tous ceux qui l'ont connu savent

quelles étaient ses éminentes qualités de journaliste ; mais vingt années de journalisme pratiqué sous l'Empire lui avaient donné des habitudes de prudence qui n'avaient jamais été les miennes, et qui lui firent demander quelques changements dans le chapitre du gouvernement de Tours. Comme mon roman était écrit pour dire ce que j'avais vu ou entendu, et aussi ce que je croyais vrai ou juste, je défendis mon texte. Pendant quinze jours, nous restâmes en face l'un de l'autre et le journal n'eut pas de feuilleton, malgré l'intervention amicale d'Hébrard qui me disait : « Mais Gambetta sera un jour le chef du gouvernement » ; à quoi je répondais : « Ça m'est bien égal. » A la fin, il fut décidé qu'on couperait ce que je ne voulais pas changer, et je m'empressai de rétablir dans le volume ce que le journal avait supprimé.

Mais le curieux est que, si je récrivais aujourd'hui mon roman, je supprimerais moi-même, je le crois bien, ce que je mis alors tant d'obstination à défendre.